

GRÉGOIRE GODINAUD



LES SARMENTS NOIRS

éditions du
gros
caillou

LES SARMENTS NOIRS

DU MÊME AUTEUR

La nuit des flammes (City Éditions, 2020, City poche, 2021)

La chanson blanche (Éditions du Gros Caillou, 2023, Harper Collins poche, 2025)

La ligne d'Icare (Éditions du Gros Caillou, 2024)

Ainsi résonne l'oubli (Éditions du Gros Caillou, 2025, Harper Collins poche, 2026)

Grégoire Godinaud

LES SARMENTS NOIRS

Roman

éditions du
gros
caillou

Tous droits réservés pour tout pays.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon
et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales

Conception graphique : Augustin Manaranche © iStock images
Mise en pages : Nord Compo

© Éditions du Gros Caillou, 2026, Lyon.

ISBN : 978-2-494202-41-2
www.editionsdugroscaillou.fr

*Aux pépins.
Parce que sans vous,
le raisin n'a pas la même saveur...*

*Celui qui sait déguster ne boit plus jamais
de vin mais goûte ses suaves secrets.*

Salvador Dalí

Prologue

J'étais là quand il est mort.

J'attendais depuis longtemps, à l'affût dans les ronces qui bordaient le sentier derrière la maison, celui qui s'enfonçait dans la Combe Lavaux. Ce n'était pas le poste d'observation idéal mais peu importait. De là, je l'entendrais fermer la porte, il avait cette manie de relever lourdement la poignée avant de tourner la clef. Quand j'ai ouvert un œil, j'ai cru l'avoir manqué. La panique m'a glacé le sang. J'ai plissé les yeux pour mieux voir mais rien n'avait bougé. Quelques minutes plus tard, comme prévu, j'ai entendu le *clic* de la poignée. Le tour de clef. J'ai fait quelques pas pour me rapprocher et je l'ai vu fumer, une main dans la poche. Il s'est tourné vers moi sans me voir. Seule la lumière du perron éclairait l'entrée. Je devinais son air soucieux, le front barré de rides profondes.

4 h 10. Il a écrasé son mégot et s'est dirigé vers la vieille grange attenante à la propriété. Je l'ai suivi. La porte en bois a grincé quand il est entré. Il l'a tirée derrière lui mais elle s'est rouverte, juste assez pour que je puisse jeter un œil. À l'intérieur, il s'est assis sur un tabouret, dos à moi. Il a bougé et j'ai compris qu'il écrivait. Ça n'a pas duré longtemps, une minute, peut-être deux. Il a attrapé un morceau de papier sur l'établi, y a griffonné quelques mots à la hâte avant de le coller sur une bouteille pleine posée juste à côté. J'aurais donné cher pour lire ce qui était écrit dessus.

Il s'est levé brusquement. J'ai fui, profitant de l'angle de la grange pour me dissimuler. Il a verrouillé la porte puis s'est dirigé vers

sa voiture. J'ai cru qu'il allait monter, au lieu de quoi il a contourné la maison et emprunté le sentier. *Mon* sentier. J'ai prié de toutes mes forces pour ne rien avoir oublié, mais il est passé devant ma cachette sans y prêter attention. Il s'est enfoncé dans la Combe Lavaux, si loin qu'on ne distinguait plus les maisons. Au bout d'un moment, il s'est arrêté. J'ai attendu, aux aguets. La curiosité me dévorait. Il a sorti quelque chose de sa poche. J'étais trop loin pour distinguer ce que c'était, alors j'ai pris le risque de m'approcher. Il s'est accroupi et a posé l'objet à côté de lui. Une paire de lunettes. Il a creusé un petit trou à mains nues, y a jeté les binocles, a rebouché sommairement, puis s'est relevé et a tassé la terre avec sa semelle. En quelques secondes, c'était plié, il n'a pas cherché à les dissimuler plus que ça.

Il s'est retourné d'un coup, pile dans ma direction. La peur a agi sur moi comme un paralysant. J'étais comme un lapin pris dans les phares. Mais il n'a rien vu. Il s'est frotté les mains, s'est grillé une autre cigarette et a repris sa route. Au bout de vingt minutes, on était de nouveau sur le sentier, derrière la maison. Il marchait les bras ballants, le mégot toujours au bout des doigts comme s'il ne voulait pas laisser de traces. J'étais derrière, naviguant d'arbre en arbre pour ne jamais rester trop longtemps à découvert. Cette fois, il a rejoint sa voiture. Il a posé une main sur la poignée, a suspendu son geste en regardant le paysage par-dessus le toit. Il avait des regrets, j'aurais pu le jurer. Sur sa joue, j'ai même cru voir une larme.

Il s'est assis au volant. J'aurais pu être responsable de sa mort : j'avais trafiqué les freins quelques jours plus tôt, mais sa voiture n'a pas démarré. Il est resté immobile un instant avant de changer de véhicule.

J'ai attendu qu'il soit au bout du chemin avant de lui emboîter le pas. J'avais garé ma voiture devant chez les voisins. Je l'ai vu tourner à droite sur la départementale. Il a roulé pendant des heures sans jamais prendre l'autoroute.

Longvic.

Riaucourt.

Ancerville.

Val-d'Ornain.

Boureuilles.

Que des bleds que je ne connaissais pas.

Ma jauge d'essence fondait comme neige au soleil, j'étais sur la réserve. Lui semblait avoir tout prévu. Après plus de trois heures de route, il a fini par bifurquer sur la D142, l'a suivie quelques minutes le long d'un ruisseau pour s'arrêter en plein cœur du massif des Ardennes, dans un vallon noyé par la brume. Il a abandonné sa voiture sans même la verrouiller, a jeté les clefs sur le bas-côté, et s'est enfoncé d'un pas décidé sur cette langue de terre déserte. Seuls quelques corbeaux dérangés croassaient en s'envolant. Devant nous, le viaduc s'est enfin dessiné. Il a quitté le tracé, remonté le talus et s'est aventuré sur l'édifice. Moi, j'ai fait halte au bout du pont, à l'abri des bosquets.

Il a marché jusqu'au centre de l'ouvrage.

Il a enjambé la rambarde.

Et il a sauté.

Chapitre 1

Gevrey-Chambertin, Bourgogne
3 septembre 2011

Clémentine s'accrocha au pupitre comme si elle allait tomber. D'une voix fébrile, brisant le silence qui régnait dans l'église, elle commença :

— J'ai toujours pensé que tu me serrerais dans tes bras toute ma vie, et cela fait pourtant une semaine que ce n'est plus le cas. Je ne sais pas où tu es, mais je ne t'oublierai jamais. J'espère seulement qu'un jour j'arriverai à penser à toi sans que cela m'arrache le cœur. Je sais bien que tu es là, tout près, parce qu'il ne peut pas en être autrement, parce qu'après tout ce qu'on a vécu ensemble, tu ne peux pas simplement disparaître et me laisser seule au milieu de ces vignes que tu aimais tant. Pas après ce que tu en as fait. Et ces gens qui sont venus te rendre hommage, ils ont des souvenirs avec toi. Et les nôtres, tout ce que l'on a vécu, ça ne peut pas simplement disparaître parce que tu n'es plus là.

Elle prit une inspiration, essuya une larme qui coulait doucement au coin de ses yeux.

— Il y aura des jours avec et des jours sans, des jours entre les deux. Les vignes continueront de pousser et je serai assise au pied de celles que tu as plantées pour moi tout près de la maison. Si j'ai des enfants, je leur ferai goûter ces baies et je leur dirai quel merveilleux oncle tu aurais été et quel grand frère tu seras toujours pour moi. Je regarderai les photos de famille en pensant que tu as cessé de

grandir et je garderai dans mon portefeuille la dernière que j'ai prise de toi. Je leur raconterai les vendanges forcées chaque année, quand on s'écorchait les genoux sous un soleil de plomb ou sous une pluie battante, et qu'on mangeait un raisin sur deux en se disant que c'était la punition qu'on infligeait à Papa et Maman pour nous faire vivre ça, que ce serait bien fait pour eux s'ils n'avaient plus rien à vendre. Quand ils auront l'âge, je leur ferai déguster ta première cuvée...

Sa voix se brisa. Dans l'assemblée, la douleur était palpable.

— Mon Dieu...

Elle s'essuya les yeux avec ses paumes. L'émotion lui fit rater quelques lignes.

— Je... je sais que tu ne voudrais pas me voir comme ça. Tu me dirais d'ouvrir une bonne bouteille avec Papa et Maman, et de trinquer en ton honneur. Mais comment l'apprécier sans toi ?

Elle fondit en larmes en pensant à tout ce qu'elle connaîtrait après et que lui ne vivrait jamais. Sa bouche quitta le micro et elle crut un instant qu'elle n'arriverait pas à finir. Le souffle court, les mains fermement agrippées au pupitre en bois, elle regarda au-dehors. L'église était sombre, ses vitraux battus par la tempête. Un ciel en deuil pleurait sur les vieilles pierres la perte d'un fils si jeune. Les visages étaient comme pétrifiés de chagrin. Clémentine, elle, ne parvenait pas à se détacher de la mort de son frère.

— J'étais distraite ces derniers mois... je n'ai pas profité des moments qu'on a passés ensemble. J'aurais mieux fait de te suivre dans les vignes au lieu de réviser pour mon bac. Je t'ai engueulé chaque fois que tu venais me déranger dans ma chambre. Je t'ai dit... je t'ai dit...

Un souvenir fit irruption dans son esprit.

— Tu me manques, Jean. Il y aurait encore tellement à dire. Je me souviens de ton premier jour ici, quand tu m'as dit que tu n'y arriverais pas. De ta première peine de cœur, aussi. Rien ne pouvait te faire sortir de ta déprime, jusqu'à ce matin où je t'ai levé aux aurores

pour aller chercher les croissants avec les sous que m'avait donnés Mamie. Le sourire est réapparu sur ton visage. Je ne pourrai plus jamais manger un croissant sans repenser à ce sourire-là.

Clémentine releva les yeux vers les rangs serrés et déglutit avec peine.

— Et enfin, comment ne pas évoquer les souvenirs tout récents de ta réussite fulgurante ? Mark Twain disait : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. » Tu l'as fait, Jean. Tu as redonné à notre vignoble ses lettres de noblesse. Tu n'en parlais pas, mais je sais que tout le monde t'appelait « Jean le jobard » à l'école, quand tu leur racontais tes rêves pour le domaine. Ils doivent sacrément s'en mordre les doigts, ceux qui se sont moqués de toi. Moi non plus, je n'y ai pas toujours cru. Ça semblait surréaliste... pourtant j'aurais dû.

Clémentine marqua une pause, respira comme si elle avait été en apnée tout ce temps, et pencha son regard sur le papier. Ses larmes avaient dilué l'encre mais elle parvint tout de même à lire la fin.

— Je ne savais pas comment écrire un texte sur toi. On ne doit pas perdre un frère aussi jeune, ce n'est pas dans l'ordre des choses. Alors j'ai cherché sur Internet, et je suis tombée sur quelques vers d'Henry Scott. Je les ai trouvés beaux et j'aimerais les lire. Parce que je suis sûre que c'est ce que tu dirais.

Elle prit une profonde inspiration, puis les mots jaillirent, tremblants, empreints de tristesse.

*La mort n'est rien.
Je suis seulement passé dans la pièce à côté.
Je suis moi. Tu es toi.
Ce que nous étions l'un pour l'autre,
nous le sommes toujours.*

*Donne-moi le nom que tu m'as toujours donné.
Parle-moi comme tu l'as toujours fait.*

*N'emploie pas un ton différent.
Ne prends pas un air solennel ou triste.
Continue à rire de ces petites choses qui nous amusaient tant.
Prie, souris, pense à moi, prie pour moi.
Que mon nom soit prononcé à la maison comme il l'a toujours été,
sans emphase d'aucune sorte, sans trace d'ombre.*

*La vie signifie tout ce qu'elle a toujours signifié.
Elle est ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de ta pensée
parce que je suis hors de ta vue ?
J'attends, je ne suis pas loin,
juste de l'autre côté du chemin.
Tu vois, tout est bien.*

— Voilà, mon frère, ce que je voulais te dire avant de te laisser partir. Je resterai ta petite sœur pour toujours. Je garderai précieusement ta collection de cartes Pokémon, même si elles valent probablement une fortune depuis le temps que tu les collectionnes. J'irai voir Camille pour lui dire que tu n'as jamais cessé de penser à elle. Et je laisse à Papa et Maman le soin de chouchouter tes vignes jusqu'à ce que je sois en âge de le faire, en espérant avoir la moitié de ton talent. Promis, j'ouvrirai une belle bouteille ce soir. Je lèverai mon verre au ciel et je te dirai combien je t'aime.

Au premier rang, mamie Veline pleurait toutes les larmes de son corps. À côté, papi Claude, mâchoires crispées, fixait l'autel comme s'il ne le voyait pas. Et juste derrière, la mère de Jean et Clémentine était effondrée dans les bras de leur père, qui la tenait par les épaules en retenant ses larmes tandis qu'elle trempait son costume noir avec les siennes.

Le lendemain, ils reçurent la première lettre.

Chapitre 2

Treize ans plus tard

Domaine Jomard-Palatin, Gevrey-Chambertin

3 mai 2024

— Bonjour, madame.

La voix était frêle, timide même.

— Mamie. Mamie, c'est moi.

Son regard n'exprimait rien. Deux orbites vides qui ne la reconnaissaient pas. Elle cligna une fois des yeux puis son visage s'illumina brusquement.

— Oh Gisèle, c'est toi !

Ses lèvres s'étirèrent en un large sourire, dévoilant quelques dents de travers, et sa peau se plissa d'une façon qui n'avait pas dû l'être depuis longtemps.

Clémentine se mordit la lèvre en se répétant de ne pas pleurer. Mamie Veline avait tellement changé.

— Non, Mamie, c'est moi, Clémentine, ta petite-fille, précisa-t-elle en sentant ses yeux s'embuer.

Le sourire s'effaça. Clémentine posa une main douce sur l'avant-bras de sa grand-mère, dont la peau était grignotée par un purpura sénile. Instantanément, le corps de la vieille dame se raidit. Clémentine retira sa main.

— Je suis... je suis désolée.

— ... Gisèle ?

Sa voix tremblait : articuler quelques mots semblait être un effort surhumain. Les yeux écarquillés dans une expression de détresse, mamie

Veline fixait sa petite-fille sans comprendre. Clémentine regrettait d'être venue. Elle se reprochait surtout de ne pas l'avoir fait plus tôt.

— Maman... Maman m'a dit que...

La jeune femme ne parvint pas à finir. Elle sentait que, si elle poursuivait, elle allait craquer. Elle recula d'un pas, regarda autour d'elle. Une reproduction d'un tableau de Renoir occupait l'espace sur le mur à sa droite : *Les Vignes à Cagnes*. Un fauteuil roulant attendait près de la porte, un vieux plaid posé sur le dossier. La bibliothèque prenait la poussière et, par endroits, la tapisserie était déchirée. Cela lui fit mal au cœur.

— Tu veux que je te lise une histoire ?

Sa grand-mère ne répondit pas mais Clémentine s'approcha du meuble et parcourut les titres du regard. Ses doigts effleurèrent les couvertures jaunies par le temps et s'arrêtèrent sur un exemplaire relié du *Hussard sur le toit*. Elle le tira de là et le feuilleta au hasard. Elle avait toujours aimé la sensation du papier sous ses doigts et, en caressant les pages vieilles, elle repensa aux après-midi de lecture à l'ombre du grand saule. Ses yeux accrochèrent un passage qu'elle lut à haute voix.

— *« Et le chat ? » se dit-il. Il se rendit compte que depuis la veille au matin il ne l'avait plus vu. Il pensa aussi qu'il aurait bien pu, avant de traverser, mettre un saucisson dans sa poche. En vérité, ce n'était pas manger qui était l'essentiel. Le chat, par contre, lui manqua beaucoup jusqu'à ce que le soleil soit levé. Dans le moment de calme qu'il passa, là, étendu sur les tuiles tièdes, il se rendit compte que depuis la veille le charroi des tombereaux n'avait pas cessé.*

Clémentine marqua une pause pour reprendre sa respiration, la tête obstinément penchée sur le papier. Elle sentait les yeux de mamie Veline fixés sur elle et n'osait pas la regarder. Elle survola quelques lignes sans parler, puis reprit plus loin en prenant garde de bien articuler :

— *Il eut toutefois la joie de voir arriver le chat. Il ne sut jamais comment l'animal avait fait pour le rejoindre. Peut-être avait-il sauté ? En tout cas, à partir de ce moment-là, il resta sur les talons d'Angelo*

comme un chien, profita de toutes les haltes pour se frotter contre ses jambes. Il fit avec lui tout le tour du domaine et, quand Angelo s'assit au pied d'une petite murette, dans un peu d'ombre, le chat sauta sur ses genoux et lui fit à sa façon une fête de grande affection.

Clémentine s'interrompit de nouveau et, cette fois, releva la tête. Elle chercha autour d'elle et demanda :

— D'ailleurs, où est la petite Ninette ?

Le regard dans le vague, sa grand-mère lui répondit d'une voix enrouée, comme si ce simple surnom avait ravivé chez elle une foule de souvenirs.

— Gina ? Ma belle petite... il y a longtemps qu'elle n'est plus, cette vieille dame.

Clémentine eut un pincement au cœur en repensant à la minuscule chatte qu'ils avaient trouvée dans les vignes au beau milieu d'un été, avec son frère. Son pelage marron teinté de rouge-orange si doux au toucher, et ces petits pinceaux de poils au sommet de ses oreilles qui lui donnaient des airs de lynx. Ainsi, elle était morte. Ne restait-il dont plus rien de leur enfance au domaine ?

La jeune femme reposa le livre. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait là. Tout ce dont elle se souvenait, c'était d'avoir cédé aux injonctions de sa mère, après un bref appel. Et sa mère, d'ailleurs, depuis combien de temps ne l'avait-elle pas vue ? Noël dernier, peut-être ? Elle soupira et s'approcha du lit. Mamie Veline n'esquissa pas un mouvement.

— Maman m'a dit que...

Elle se repassa le fil de leur conversation. La brusque montée d'adrénaline qu'elle avait ressentie resurgit au creux de son ventre et ses mâchoires se crispèrent. Elle se remémora le long trajet en voiture et le temps qu'elle avait passé à l'orée de la propriété, sans oser y pénétrer. Deux bonnes heures, en tout.

— Vous allez vendre le domaine ?

— Ah ! Ne dis pas de telles sottises, Gisèle ! s'emporta la grand-mère avec un air de dégoût. Veux-tu ! Un paysan ne vend pas sa terre !

Clémentine ravala ses larmes et s'assit à côté de sa grand-mère, dont le ton se radoucit soudainement.

— Jean va nous tirer de là. Ah, mon petit, il a tellement de talent. Il n'aura qu'à vendre quelques bouteilles et tout sera résolu.

Clémentine se souvint des mots de sa mère la veille au soir. Des bouteilles, il n'y en avait presque plus.

— Mamie, Jean... Jean n'est plus là.

— Et il est où s'il n'est plus là ? s'offusqua la vieille dame.

— Il est décédé, Mamie. Cela fait bientôt treize ans.

— Mon pauvre Jean..., articula-t-elle faiblement.

Une larme glissa sur sa joue et Clémentine n'aurait su dire si un éclair de lucidité avait ravivé le souvenir de sa disparition ou si la vieille dame était simplement désorientée. Son regard s'était de nouveau égaré, sa bouche entrouverte dans un air béat. Clémentine comprit qu'elle n'en tirerait rien de plus. Le cœur serré, elle se leva. Elle s'apprêtait à dire au revoir lorsque sa grand-mère la coupa.

— Gisèle, tu t'en vas ? Reste encore un peu. Je me sens si seule.

— Mamie, je...

Sa voix s'étrangla.

— Je ne suis pas Gisèle. Je suis Clémentine, la petite sœur de Jean.

Une lueur de fureur passa dans les yeux de son aïeule. Sa bouche frémit un instant. Les mots, brûlants, enflaient dans sa bouche comme un volcan sur le point d'exploser.

— Ah, celle-là ! Je préférerais qu'elle ne remette jamais les pieds ici. Même qu'elle ne soit jamais née !

Le reproche, cinglant, toucha Clémentine au cœur. Un nœud se serra quelque part dans sa gorge et elle recula instinctivement. Un instant encore, elle observa sa grand-mère qui délirait, puis se leva, prête à partir.

— Gisèle ! Non, Gisèle, attends ! hurla-t-elle. Ne pars pas !

Évelyne se mit à pleurer.

— Ne me laisse pas seule, s'il te plaît, j'ai si peur.

— Tu ne crains rien ici, la rassura Clémentine, blessée.

Avec amertume, elle pensa à Noélia, l'auxiliaire de vie qui passait chaque jour pour ranger, préparer les repas de sa grand-mère et l'habiller. Au kiné qui la levait et la faisait marcher, à l'infirmière qui venait régulièrement. Évelyne était loin d'être seule.

— Noélia va venir t'apporter ton repas.

Le ton était peut-être trop sec. Peu importait, elle ne s'excusa pas. Ses yeux étaient brouillés de larmes. Elle n'avait qu'une envie, quitter la pièce, mais la panique dans la voix d'Évelyne l'empêcha de partir.

— Ne pars pas ! Ne pars pas ! Il va venir !

— Qui va venir ?

— Celui qui a écrit la lettre !

— Mais quelle lettre ?

— Regarde, regarde dans le vieux secrétaire !

Clémentine hésita. Était-ce un autre de ses délires ? À contrecœur, elle s'exécuta. Elle descendit les marches grinçantes et retrouva dans l'entrée le meuble dont parlait sa grand-mère. Un vieux secrétaire en acajou avec une porte abattante fermée. Plusieurs niches y dissimulaient des papiers sans importance : vieilles factures, recettes de cuisine, jeux de cartes, prospectus. Évelyne avait toujours été comme ça, à tout garder par peur de manquer.

En dessous, trois tiroirs encombrés de chemises cartonnées, de feuilles à carreaux vierges, de notices et de tout un tas de bibelots. Clémentine fouilla sans trop y mettre du sien. Elle sortit quelques photos, papiers d'identité, et dans le dernier tiroir, cachée tout au fond, une enveloppe sans destinataire ni expéditeur. À l'intérieur, une lettre, datée de la veille.

Aujourd'hui, il aurait eu trente ans. Il serait adulte. Il aurait pu étudier, voyager, avoir des enfants. Il n'en est rien. Mais un anniversaire, ça se fête, non ?

Alors, pour l'occasion, je vous propose un défi, celui de retrouver son corps.

Si vous ne jouez pas, quelqu'un mourra.

Chapitre 3

Deux ans avant le grand saut

Ma première envie de meurtre est apparue subitement. Je ne sais même plus ce qui l'a provoquée. Une remarque désobligeante, peut-être. J'étais en bout de table et il était assis juste à côté. Je tenais mon couteau dans la main droite, j'aurais pu le tuer tout de suite. Je me suis immédiatement dit que c'était mal. C'était la petite voix en moi qui parlait. J'ai reposé le couteau et j'ai pris un bout de pain d'un geste que j'ai voulu nonchalant, quand bien même je tremblais. Personne n'a eu l'air de remarquer mon trouble. Tant mieux. J'ai à nouveau posé mon regard sur lui. Je l'ai trouvé beau et j'ai imaginé son cou saigner. J'ai fermé les yeux, pris une grande inspiration comme si j'allais vomir, puis j'ai abandonné ma serviette sur l'accoudoir de mon siège, prétextant que je ne me sentais pas bien, et j'ai quitté la table.

Je crois qu'ils parlaient de leurs futurs projets à ce moment-là, et moi, je n'avais rien. Rien à moi.

Je n'ai pas cherché plus loin que le canapé pour m'allonger. Un bourdonnement désagréable résonnait dans mes oreilles, et mes jambes flageolaient. Je crois que quelqu'un est venu voir si j'allais bien mais j'étais déjà loin, entre l'évanouissement et le sommeil.

Ils ont conclu à un malaise vagal et puis ça s'est arrêté là.

À mon réveil, je lui ai écrit une lettre pour lui dire que je voulais faire partie de ce projet, m'y greffer comme une bouture, donner un

sens à ma vie. Son rêve était aussi le mien, il me portait et il avait les moyens de le réaliser. Ça m'a pris au moins deux heures.

Quand je l'ai relue, je l'ai trouvée idiote. Je l'ai déchirée.

En des milliers de petits morceaux, jusqu'à ce qu'il n'en reste quasiment rien. Mais ce n'est pas à ce moment-là que j'ai eu l'idée des lettres. Ça, c'est venu plus tard, quand on m'a raconté l'histoire.

LES SECRETS PEUVENT DÉTRUIRE SON HÉRITAGE. LES DÉVOILER POURRAIT BRISER SA FAMILLE.

Jean, un jeune vigneron talentueux, remporte un prestigieux concours international, transformant le modeste domaine familial en l'un des vignobles les plus en vue de Bourgogne. Quelques semaines plus tard, au sommet de sa gloire, il meurt dans des circonstances mystérieuses. Le secret de la cuvée mythique qu'il a créée disparaît avec lui.

Treize ans ont passé depuis le drame. Clémentine, la petite sœur de Jean, revient à Gevrey-Chambertin et se retrouve confrontée à la vie qu'elle a laissée derrière elle, sa famille, ses amis et son amour d'enfance. Mais un scandale éclate, révélant un passé trouble qui menace la survie du domaine...

Un récit enivrant qui entraîne les lecteurs au cœur de la Bourgogne et des secrets de famille. Grégoire Godinaud, au talent reconnu pour tisser des intrigues redoutables, livre ici un thriller sur le milieu du vin à déguster comme un bon millésime.

ISBN : 978-2-494202-41-2
19,90 € prix TTC France
www.editionsdugroscaillou.fr

